

AVSD



L'ENCULEUR DE MOUCHE

C'était le printemps de notre vie et déjà l'été pointait le bout de son museau dans la cour de récré. On appelait, nous, Raspberry Joe, l'enculeur de mouche. Mais je dois dire aussi qu'avant ça, c'était Benito qu'on appelait Raspberry Joe, rapport à une fois où on l'avait trouvé à manger des framboises sur lesquelles on avait fait la bonne blague de tous faire pipi, et aussi qu'il était petit et malingre comme l'ainé des frères Dalton, du coup, c'est devenu Raspberry Joe. Mais c'était qu'entre nous ça, du fait que c'était genre un nom de code qu'on lui donnait pour parler de lui sans qu'il sache, comme si R.J. c'était un énième de nos copains imaginaires qu'on voyait là-bas, taper la balle au rebond sous le préau par où on disait que c'était les buts. Alors comme ça, on disait du mal de Raspberry Joe plus librement, que c'était rien qu'un rapporteur doublé d'une grosse andouille et qu'il lui en restait un peu là, au coin de la bouche, à chaque fois qu'il répondait au maître. Et lui, Benito, si souvent exclu de nos jeux, comme sa maman l'avait dit à Monsieur Bosse qui nous avait remonté les bretelles pas qu'une fois, on avait trouvé comme ça le moyen de l'inclure à notre gruppetto, tout en continuant à se foutre de lui et de R.J. au point que par l'effet de groupe il en vienne lui-même à se foutre de ce soi-disant R.J. qu'était rien que lui au final, mais ça, c'était sans qu'il le sache bien sûr.

En fait, Benito était le plus petit d'entre nous. Il passait inaperçu à la petite école et là, coincé entre ses lunettes et sa grosse tête, alors qu'on poussait tous comme des buildings, lui, semblait pas vouloir grandir. Il m'a toujours fait penser au Laitue de la nouvelle de Buzzati, le même air avec des petits yeux noirs et un teint malade, une volonté déjà bien affirmée et une colère irascible envers le monde entier. Il disait que s'il grandissait pas maintenant, c'est que ça viendrait d'un coup un matin, et qu'on le reverrait pas de si tôt, tellement il nous chierait sur la tête pour se venger de ces années de misère qu'on lui avait fait subir. Il disait comme ça que d'être petit ça a ses avantages et que les filles aiment pas les messieurs trop grands que nous serions tous, en plus d'être chômeurs (la honte à l'époque !), alors que lui, il serait à la bonne hauteur pour leur faire des cochonneries, dans la zone floue qui va des jambes à sous le menton qu'il caressait à peine. Et puis on se moquait bien de son prénom : Benito. Je veux dire, un gamin pareil, avec un prénom pareil, on pouvait que s'en moquer, même si on comprenait pas vraiment clairement les raisons profondes de notre choix. Je suppose qu'à un certain âge, on fait que chercher la brebis galeuse du troupeau pour tous nos quolibets et nos fourberies, pour pas que ça soit nous, et qu'un jour d'hiver, Rasp. J. et son nez rouge comme un robinet à goutte cuivré et ses yeux noirs mauvais et sa peau blanche et ses petits cheveux gras noirs, se sont pointés comme la cible idéale. Et vous savez comment c'est, à chaque fois il chouinait de nous voir tous sur son dos et alors R.J. disait qu'un jour il nous aurait, et on le croyait pas parce qu'il restait le même nain tous les matins plutôt que de s'envoler, même si on savait bien sûr que c'était

un malin.

Je me souviens pourtant qu'avec Benito, j'étais peut-être moins dur que les autres – enfin c'est ce que je veux croire aujourd'hui. Je veux dire par là que j'étais pas aussi méchant que les copains parce qu'une once de pitié m'habitait, moi qui m'étais déjà retrouvé à sa place dans le passé. Alors j'y allais moins franco sur les coups, comme partageant une empathie secrète et invisible de lui ; je disais jamais que sa mère avait de la moustache le premier, même si dans le fond je disais oui oui c'est vrai (et c'était vrai) ; je faisais tout ça en jouant comme si j'étais des leurs, mais dans mon cœur j'éprouvais une tendresse irrépressible pour l'injuste opprimé, mais comme même je préférais rester du côté de ceux qui collaient des dérouillés, plutôt que de ceux qui se les prennent, pour une fois, me disais-je. Mais alors, qu'est-ce que je lui trouvais à Grasse Tête pour pas lui faire des brûlures indiennes torsion maximum ? Je me rappelle que c'était le seul à comprendre et à faire des traits d'humour ou jouer sur les mots. Moi, c'était une chose que je faisais et qui me semblait la base car toujours je me rappelais entendre dire « l'humour est un trait d'intelligence » alors je me sentais vachement intelligent en disant toujours des drôleries – même si j'appris plus tard qu'on disait que c'était un pet et non un trait, mais c'était bien de l'humour encore ça – mais personne panait rien de rien à ces facéties sauf Benito, alors j'ai eu un peu de compassion pour lui, et même qu'on peut dire que j'ai sympathisé avec l'ennemi parce que pour une fois je trouvais quelqu'un qui me comprenait et qu'avait de l'esprit.

Mais le problème c'était comme même que derrière ses deux écrans version loupe, Benito restait un gros mytho. Je veux dire, tout le monde mentait plus ou moins tout le temps à nos âges : un coup de père Noël m'a apporté une Ferrari mais maman veut pas que je vienne à l'école avec ; un coup de j'ai embrassé ma cousine avec la langue et sa mère m'a rien dit ; un coup ouais j'ai vu ce film et celui là aussi et lui tu l'as vu ? hein ? hein ? (bien sûr ils existaient que dans notre tête) ; un autre coup de je pourrais pas venir à ton anniversaire car mon papy sera décédé, bref, un concours cantonal des histoires pas croyables et des bobards sans fin à qui se rendra le plus intéressant ou incroyable. Mais faut avouer que Benito était aussi largement premier dans cette matière à laquelle le professeur il voulait rien entendre. Lui qui habitait une petite cahute en face de l'école sous la coupe de sa moustachue, il disait par exemple qu'il avait plein d'habits de marque extra mais que sa maman voulait pas qu'il les mette parce qu'on les abimerait ici à le faire trainer par terre dans toute la cour alors qu'en fait ils étaient juste pauvres ; il disait aussi que son papa faisait un métier top classe à la capitale et que c'était tellement bien qu'il venait pas souvent mais toujours pendant les vacances, là où on était sûr de jamais le croiser, même s'il était mort et que sa mère voyait un autre pauvre gars de la buvette du stade parce qu'elle entraînait les poussins de l'équipe de football ; il disait comme ça qu'il avait un ordi dans sa chambre rien qu'à lui avec tel et tel jeu qu'on avait vu seulement dans les magazines et même un site cochon avec des filles toutes nues et que lui seul

savait ce qu'elles avaient dans leur culotte en lieu et place du zizi qu'elles avaient tout petit petit ; bref, que des mensonges comme d'habitude. Sauf que là où Benito était méga fort, c'est qu'on essayait toujours de le coincer en lui rappelant de vieux bateaux dans lesquels il nous avait trainé pour le faire se corriger ou avouer que c'était de la blague maintenant qu'on savait que c'étaient des craques, et toujours toujours, il était raccord avec le Benito qu'il avait été et s'en sortait comme un ninja derrière un écran de fumée, par une pirouette inespérée. De toutes manières, personne pouvait aller chez lui pour vérifier ses dires parce que sa mère nous vomissait, même si personne voulait vraiment aller chez lui parce que tout le monde avait mieux à faire que les vérifier, ses dires qu'étaient rien des mensonges, ou tout simplement personne voulait passer plus du temps, que l'école nous contraignait déjà à le faire, avec cette petite chiure. Parfois, je pensais qu'il y croyait dur comme fer à ses histoires qu'il se racontait, comme si, quand on se disait ses propres rêves, ils étaient à moitié vrais. Mais il était comme ça R.J.

Un jour qu'on colloquait sur comment les parents faisaient des bébés – c'était le temps pour nous où on voyait éclore les mamans et fleurir les petites sœurs dans les maternités – Benito nous a lâché comme ça que sa mère, avant lui, avait fait douze ou treize fausses couches et que c'était autant de petits frères et petites sœurs qu'il aurait dû avoir et qu'au final il était le seul rescapé de la portée et que sa mère était trop fatiguée de tout ça, qu'elle avait finalement dit qu'un comme lui ça suffisait. A l'époque bien sûr, aucun de nous imaginait une seconde l'horreur d'une fausse couche, de la mère moche de Benito, qui chie sa race sur un chiotte, alors on avait pensé qu'il blaguait encore, mais plus tard, on comprit à la mine déconfite de sa mère quand il aborda le sujet à la sortie de l'école devant elle et nous parce qu'on disait qu'Benito il mentait, mais pour une fois, il avait dit à peu près vrai. Aussi, sa mère entraînait les poussins (je crois l'avoir déjà dit non?), et le foot, chez nous, c'était le seul sport qu'on pouvait faire alors on jouait tous dans l'équipe du village, et Benito était loin d'être le petit Speedy Gonzalez de certaines autres équipes. On le regardait parfois, pendant les matchs, assis sur le banc tristoune derrière sa mère qui nous gueulait dessus et qui avait même pas prit ses crampons à Sleepy Gonz parce qu'elle savait qu'elle voulait pas abattre sa dernière et pitoyable carte dans la partie pour avouer totalement sa défaite en faisant jouer son fils myro des yeux avec deux pieds gauche carrés. On se disait tous que ça devait pas être tous les jours facile avec cette vieille carne.

A la longue, on finit par apprendre que les humeurs de Benito, rapport à ce qu'il était colérique et qu'il tapait des scandales même en classe quand rien allait pour lui, on apprit que c'était dû à un de ses ancêtres, un chef italien nazi. Même s'il tenait plus de l'autre à la petite moustache niveau physique, c'était tout trouvé, les ordres vociférés comme un dément, les crises de tremblotte, le caractère de cochon : c'était évident qu'il deviendrait un futur chef nazi pour nous. C'est qu'on l'aura bien emmerdé avec ça, on lui aura fait l'enfance d'un chef à ce pauvre petit garçon. Et qu'on

l'excite « Benitooo, Italooooo, Mussoooliniiii » avec l'accent et tout, et lui comme un taureau à nous foncer dessus toute rage dehors, l'écume au bord des lèvres, avant que quelqu'un lui croque la jambe et qu'on se marre tous bien comme il faut car dans sa chute il avait de nouveau craquer son sempiternel pantalon de velours gris. Seulement, je ne sais plus quand, mais un jour, ça a cessé. Benito était devenu Raspberry Joe. Comme j'ai dit, on continuait à rire de lui, et puis le soufflet est retombé, ou on est passé à autre chose, je sais pas bien, plus occupés par nos pubertés heureusement que par l'éternel lynchage du faible, et je crois que c'est à peu près à ce moment-là que Houston on a eu un problème. Je répète, Houston on a perdu le contact avec Raspberry Joe. Houston ?

Maintenant, c'est le moment d'en venir à l'enc. mou. ou comme qui dirait, Rasp. J. ou Benito Mussoooliniiii, enfin le même petit gars dont je vous disais l'histoire vraie de vraie au dessus. Y'a eu une fois des vacances, les grandes, pas les petites, les grandes avec la chaleur de juillet-août, les longs mois de farniente et les mamies qui clament toutes desséchées avant d'avoir atteint le robinet de la cuisine. Et puis au retour à l'école, on a trouvé R.J. complètement changé. Il était plus là genre à se moquer avec nous de lui, enfin de Raspberry Joe. On aurait dit qu'il avait grandi, mais que de l'intérieur, comme si ses cheveux noirs avaient poussé en dedans de lui et vrillé son petit cerveau de noix, de sorte qu'il était maintenant moins drôle et moins content d'être là que chacun d'entre nous. Je vais pas faire mon Benito, je dis la vérité mais je sais pas ce qui s'est passé pour changer ce petit mec. En classe, c'était toujours la même petite raclure de bidet à la gorge profonde qui faisait tout pour que nous, les cancre et les abrutis, le détestions ; mais après l'école, c'était à peine merci mon chien et à demain, Benito fermait boutique et décanillait chez lui de sorte qu'on avait plus rien à dire sur Rasp. J. en dehors de la classe.

On a continué à le voir tous les matins, avec sa petite gueule enfarinée et la bouche close à double tour, deviné ses petits yeux noirs haineux derrière le rideau de ses paupières collées comme des portes verrouillées avec le panneau interdit d'entrer, le voir prendre place sur son banc et trimer pour son pain quotidien. Il était toujours là, à dire moi moi preums maître, monsieur Je-sais-tout insatiable des questions du prof, et vas-y que je montre bien l'imbécilité qui régit la loi physique qui fait retenir ensembles, à nous autres, nos deux oreilles malgré le vide intersidéral qu'il y a entre elles, la main levée comme un salut au commandeur qu'il avait été dans une autre vie, un avenir passé plus réjouissant pour lui que ce qu'une extraction de bouseux pouvait lui réserver. Mais dans le fond, tout le monde sentait bien que la petite coquille du crustacé Crevette s'était refermée et qu'il faudrait maintenant faire comme s'il n'était plus là.

Tout se serait bien passé comme ça jusqu'à la fin des écoles, sauf que la foudre frappe toujours deux fois le même homme, et c'était de moi qu'il s'agissait en fait. C'est juste qu'un jour que Benito a attrapé une chiasse carabinée, courante qu'on se refilait tous chacun son tour dans la classe

par solidarité et que j'avais attrapée le premier, que j'allais à sa maison lui porter les devoirs comme on faisait d'habitude. En fait ce jour-là, j'étais le missionnaire du prof remplaçant qu'avait deux doigts en moins (l'habituel devait se liquider dans sa cuvette à ce moment), parce qu'on était plus beaucoup en classe rapport à l'épidémie et qu'on s'était plus ou moins réparti tous les gars pour moi et les deux guenons restantes, leurs odieuses copines. Alors après avoir visité les copains qu'étaient au lit, j'ai gardé le plus pénible pour la fin naturellement, et je suis arrivé au pied de chez Benito. Un brin d'herbe sur le devant, pas une fleur, parce qu'il disait que sa mère disait que ça faisait femmelette et bobonne, ce qu'elle était résolument pas, et voilà que je pose mes pieds sur une ombre de paillason tout rabougri et toque toque toque. J'entends du ramdam, preuve qu'y a quelqu'un et vlam la porte qui s'ouvre tout grand sur le royaume du malade. Sa mère apparaît au pas de la porte, me jauge de l'œil inquisiteur de Saint Pierre à l'entrée du Paradis, elle pèse le pour et le contre de moi : pas mauvais balle au pied, bonne vision de jeu, tourmenteur multirécidiviste de son fils, emmerdeur et garnement notable. Elle m'aboie dessus comme aux entraînements, je lui explique la mission qui m'investit à l'abri de mon cartable et puis elle dit flûte, il est dans sa chambre à l'étage, tu peux monter ; alors je m'engouffre dans le gîte du Benito où personne de mon monde connu n'était jamais encore allé. Je monte les escaliers, genre le cœur qui fait bodom ... bodom ... et que les yeux y vont partout comme dans les films, les marches, la rambarde brillante qui a l'air de coller, re les marches, tiens celle là grince lentement, puis le sommet là, juste un peu plus loin, et puis enfin la porte du jardin secret de Benito où on va bien voir si y'a un ordinateur comme il le dit depuis des années ! Je la pousse doucement parce que je tremble un peu de le trouver comme les autres, comme des gisants sur leur lit de mort dans un état de décomposition plus ou moins avancé, et puis ses draps sont défaites et en fait il y a personne dans la petite pièce puante, à l'air lourd et poisseux, que la lumière sabre d'un volet mi-clos. Je suis un peu impressionné de me trouver dans la tanière du petit animal, je laisse mes yeux errer, sans bruit, et je tombe sur son bureau à côté de son lit, où que je vois un genre de parc d'attraction, mais hyper bien fait alors, avec une grande roue et des manèges en boîte d'œuf, en fil de fer et allumettes. Je m'approche doucement pour examiner ça et je me dis, waouh c'est super bien fait et tout rouge de peinture, et même si je comprends pas bien les attractions qui sont là, le sens du détail avec les garde-fous des sièges me surprend. Et quand j'ai le nez sur cette miniature, Benito rentre d'un coup et me lance, regarde pas, alors que c'est en plein milieu de sa chambre et il se jette sur moi, que c'est privé et qu'est-ce que je viens faire là, personne a le droit de rentrer ; je lui dis calmement Benito, je lui apporte les devoirs qu'il sera premier à rendre au prof remplaçant; et lui me répond que le médecin dit que non il reviendra pas avant une semaine alors je devrais revenir une fois, et qu'il se radoucit, si c'est possible, pour pas qu'il se fasse mal voir du prof remplaçant, ce que j'ai bien compris. Je dis que je suis pas son chien et que si je veux, et lui me répond, qu'allez, si je le fais, il me montrera comment ça marche le parc qui m'intéresse

vachement, alors c'est oui mais je devrai rien dire : promis.

A ce moment-là, les copains revenaient peu à peu en classe et il restait bientôt plus que Benito d'absent, qu'eux ils disaient qu'il était encore en vacances. Alors je dis non au maître, que le médecin il a dit que Benito était encore malade et que je m'occupe de lui ramener les devoirs, alors les copains se sont moqués de moi, disant que j'étais un vendu, comme ma mamie qu'on a tondu parce qu'elle avait trop bien mangé pendant la guerre alors que les autres pas du tout. Et puis enfin le jour des devoirs arrive. Je m'étais fait tout un manège dans ma tête, si y'a des fils dans sa construction, c'est p'tête que c'est électrifié, vu que c'est un petit malin fort en maths, qu'on peut aussi le faire tourner comme un grand-huit, bref, j'arrivais pour rapporter des nouveaux devoirs et rendre ceux qu'il aurait pliés en moins d'une journée. Rebelote le coup du cerbère, le chien à la triple moustache double épaisseur : « aouaf aouaf », moi : « venir porter devoirs Benito », le chien encore : « aouaf wouf wouf », et bodom ... bodom ... il m'attend à son bureau et me dit salut, je t'attendais.

Mais j'ai oublié de dire que c'est le prof de sport qu'un jour il a dit à Benito, oh toi, arrête un peu d'enculer les mouches, voulant dire par là que quand il recomptait dans sa tête à toute allure pour corriger l'erreur de calcul du prof, il faisait rien que tirer au flanc ou lui chercher des crosses, tout ça pour pas faire ses tours de terrain, qu'il en a eu double ration après correction et que ça, t'inquiète pas qu'il les comptait bien. Les dires du prof avaient été une révélation pour nous : Rasp. Joe était bel et bien un petit enculeur de mouche qui faisait rien qu'emmerder tout le monde à les reprendre et les corriger alors que tout le monde avait compris, qu'au fond, tout le monde s'en foutait. Mais pas l'enc. mou. Depuis ce jour fatidique, il avait écopé d'un nouveau surnom, gravé dans le marbre à la suite de la longue liste de noms d'oiseaux qu'on lui avait trouvé. Et j'étais maintenant dans la chambre de l'E. M. Sans le comprendre, lui, il me disait, regarde, regarde, de plus près, il avait relevé son volet pour que la lumière se fraie un chemin à travers la crasse et des dizaines de tâches sombres sur la vitre d'un gros centimètre. C'est seulement à ce moment que deux de mes neurones sont entrés en contact, que ma vision s'est mise au point depuis la pénombre jusque la lumière, en macro sur le carreau, tandis que j'approchais mon nez des tâches, que j'ai distingué des mouches, collées d'un bout de papier collant transparent sur la vitre. Je relève le nez sans bien capter ce qu'il me veut, Benito tu sais qu'on a inventé la tapette à mouche, il me regarde finaud, l'air j'ignore un peu ce que je dis, t'as rien compris, regarde de plus près. J'y rejette un coup d'œil sans vouloir passer l'aprem dessus et au bout d'une minute à zieuter les mouches sèches qui baisent le carreau, je me rends vaguement compte qu'il manque une aile sur l'une, deux ailes sur l'autre, puis les pattes, la tête, le cul sur la dernière, et je finis par demander ce que ça veut dire et lui me répond en ricanant que c'est ses petites expériences, qu'il a trouvé la technique imparable pour

attraper les mouches sans miel, d'un coup vif de papier collant, sans respirer sinon elles s'envolent les salopes. Je dis ok, mais le rapport avec le reste ? et il dit qu'il, pour de rire, s'amuse à les soulager un peu de leur corps, pour voir si elles souffrent, si elles font bzzz BBZZZZ quand on leur retire une patte, avec ses petits instruments de précision qu'il a trouvé dans un nécessaire de chirurgie faciale de sa mère, et elles font bzzz BBZZZZ effectivement dès qu'il les soumet à différentes tensions et poids, qu'il chronomètre un peu combien peut durer leur jeûne, combien de sang elles peuvent perdre lors d'une opération de décollage du papier adhésif ou de greffage d'un autre cul que le leur, et si surtout, on peut, comme on dit, enculer les mouches, quand on essaye d'enfoncer dans leur abdomen une fine baguette métallique qui finit par sortir, en bout de course, entre leurs deux gros yeux à facettes. J'ai regardé pendant tout ce temps Benito qui jubilait du récit de ses expériences et s'en lavait les mains comme un enfant qui dirait que c'est lui qui a fait la plus belle crotte à la dame pipi. Je ne sais pas comment était ma tête mais elle devait dire, genre, euh, c'est quoi ce bordel, t'as perdu la boule mon pauvre R.J. ? c'est les médocs et la diarrhée qui te sont montés dans la tête mon coco ? Alors il reprend de plus belle, me montrant dans le fond d'une boîte à chaussures son bloc opératoire, avec une petite table en carton miniature et des traces du passage de dizaines de condamnées et un paquet d'ailes et de restes collés au sol, avant de me rassurer qu'il avait arrêté de s'en servir, mais remarque la finition de la maquette quand même, qu'il disait, oui oui, un peu hagar, je finissais par admettre, malaisé. Benito me prit le bras et m'amena directement devant son bureau, regarde le parc, et en plein jour, je voyais plus nettement maintenant ce que j'avais, une semaine auparavant, pris pour un parc d'attraction avec distributeur de frisson et boîte à rire. C'est pas un parc comme tu penses, qu'il me dit, c'est pour les mouches aussi ce bins ? non non, celui-là c'est pour les souris, attends voir, tu vas comprendre, j'en ai justement attrapé une ce matin. Pendant qu'il est sorti chercher sa victime, j'ai essayé vainement de respirer en passant outre les cadavres d'insecte, ouvrant un poil sa fenêtre afin de laisser un courant d'air couper l'atmosphère pesante de la chambre et rafraîchir les suées abondantes de mon corps. Le jardin derrière sa maison était d'une pauvreté famélique, il y avait un seul arbre, comme un pommier ou ce genre, planté au milieu, entouré de haies épaisses et comme c'était la fin de l'année, plus une feuille ne garnissait ses branches. Je remarquais pourtant de petits monceaux noirs qui pendouillaient et se balançaient au vent, deuxième mise au point, mode longue vue, et je me disais que c'étaient pas des boules de graisses comme on en voit accrochées parfois, et là Benito rentre, une cage entre ses mains, je lui demande qu'est-ce que c'est dans l'arbre et il me répond avec un sourire que, c'est des piafs, des piafs ? je demande, ouais mais ils sont morts maintenant, ils arrêtaient pas de bouffer les cerises de maman alors je les tire avec la carabine à air comprimé et je les attache par les pattes aux branches pour que les autres oiseaux comprennent un peu ce qu'il leur arrivera s'ils viennent béqueter notre arbre en mode libre service. J'en savais assez pour me faire une idée du genre de parc que j'avais



sous les yeux : Souris Land, si tu souris ou que t'es une souris, tu sors pas vivant. Il était là, avec son animal entre les mains qui couinait sentant la fin prochaine, d'un sérieux confondant et droit devant moi, je devais être en train de me faire dessus quand il attachait la pauvre bête par le cou à une petite chaîne de trombones en métal tout en me présentant le dernier parcours de Mickey qui se terminerai – si l'écartèlement, le brise-noix, le sarcophage clouté n'avaient pas eu raison du rongeur – par un échafaud réduit, admirablement réalisé à l'échelle, mais alors tout aussi sordide. Pendant qu'il me montrait le seau miniature assorti au couperet, j'envoyais valdinguer ses devoirs et m'enfuyais de chez Benito, le pantalon humide et collant à mes jambes sveltes, me promettant de n'y plus jamais refoutre les pieds et de ne plus jamais reparler à ce tordu. Mes chaussettes trempées faisaient floc floc floc dans mes godasses, j'avais envi de mourir, on s'attache à des détails dans ces moments et on me gronderait pour avoir sali mes chaussettes, mais je me sentais indigné de vivre.

J'avais pourtant promis. Promis de ne rien dire des sévices qu'on perpétrait sur quoi, allez, des nuisibles ? des animaux oui, comme même, mais est-ce que ça a peur ces petits machins, est-ce que ça a mal et souffre pareil qu'un homme qu'on torture au fer rouge ? Est-ce que ça supplie et beugle, devient vil et veule, pitoyable, quand la douleur s'intensifie et le bouffe tout à fait ? Ça ne fait rien de tout ça ces petites bêtes là, mais ça excite le plaisir de faire souffrir à son tour quelqu'un, quelque chose, n'importe quoi. Car tant qu'on souffre, on fait souffrir. Alors j'ai rien dit. J'ai pas balancé, ni cafté Benito le tortionnaire d'animaux. J'ai pensé fort à lui quand des dames du quartier de l'école sont passées voir, si on avait pas aperçu des fois un chat, puis un deuxième, et j'ai prié pour que la douleur ne soit pas tout, à la fin de la vie.

J'ai plus pris part aux dernières et rares moqueries sur l'E.M. Rasp. Joe. était sorti de ma tête. Les fois où mes yeux tombaient dans ceux de Benito, il refermait son visage comme un maton une cellule à double tour dont le secret était prisonnier et bien gardé si ce n'était moi, la petite pute voisine de cellule prête à lourder. Quoiqu'il en soit, peu importe ce qu'il aie pensé, j'ai jamais rien dit. On m'aurait pas cru, ou il aurait été tellement rusé et fourbe qu'il aurait réussi encore cette fois, une roulade de sioux dont il avait le secret. On est parti avec les vacances vers des destinations différentes. La mère du Benito voulait qu'il fasse du scientifique avec ses prédispositions neuroniques, alors que moi je comptais encore sur mes doigts et étais incapable de lire une pendule. Et les aiguilles ont longtemps tourné pour qu'un jour on vienne me dire, hé, toi qui le connaissait mieux que nous, au nom de toute la classe tu vas parler de lui n'est-ce pas ? Ça emmerdait tout le monde. Vous l'avez bien compris, la foudre frappe toujours deux fois au même endroit. Jeudi on a donné l'extrême onction, au plus maigrelet des agneaux de notre troupeau, et aujourd'hui, je devais vous dire un peu qui c'était, alors voilà le genre de garçon que c'était, Rasp. J., enfin Benito... du genre à faire mal à une mouche, du genre à faire mal aux fourmis et les regarder rôtir sans honte quand l'enfer leur chatouille les miches sans leur arracher un remord. Premier en classe, premier en

catéchisme, premier à l'église comme aujourd'hui et premier en terre, après midi. Je peux pas dire qu'il y aie eu beaucoup d'amour dans sa vie, mais plutôt des tonnes de châtements. J'espère qu'il aura un jour arrêté ses cruautés, comme nous les nôtres, peut-être bien en rencontrant un moustique martyr ou en comprenant le discours d'un rat prophétique dans le camp d'extermination qu'il aura édifié, pardon, je ne veux pas blasphémer, mais même s'il est de bon ton de dire que même Saint Augustin n'entendait rien aux desseins de Dieu quand Il créa les mouches, eh bin merde quoi, Benito était un sacré petit fils de... sadique.